

« Les Beatles ? Ils se séparaient lorsque je suis né... » Alors pas question pour Christian Capdevila de s'inventer des berceuses avec Penny Lane ou Eleanore Rigby. Non. A la maison, on n'écoutait pas Les Beatles, et c'est son oncle Alain qui lui a fait aimer "quatre garçons dans le vent". Mais c'était "Yesterday". Il se souvient même qu'à 8 ans, il était allé acheter le double album bleu, à Sisteron, avec son premier argent de poche.

De l'argent de poche de son enfance à son exposition désormais installée au deuxième étage du musée museum de Gap pour tout l'été, il est une jolie tranche de vie : 33 ans. Le Gapençais se défend bien de n'avoir vécu que pour John, Ringo, Paul et George : « Au tout début, je faisais des copies d'albums sur des cassettes. Mais j'ai eu rapidement tous les enregistrements ».

Un électrophone, la pièce la plus chère de sa collection

Ses premiers salaires de DJ à l'Elysée Night de Sisteron, à la fin des années 80, lui permettent d'acheter enfin leurs disques : « Ils n'étaient plus du tout à la mode, n'intéressaient que les collectionneurs ou les nostalgiques ».

Été 89. Mac Cartney en concert à Lyon : un déclic pour Christian. « J'ai commencé à m'intéresser au groupe et à acheter des documents. » Au point de descendre aux conventions du disque de Marseille et en Provence et de prendre enfin contact avec les collectionneurs de disques gapençais.

Une première exposition dans les locaux du Dauphiné Libéré en 1991 et trois conventions de disques permettent à Christian d'alimenter sa passion naissante. Au point de devenir acéro et d'investir depuis cinq ans dans les objets de la Beatlemania. « Je me suis même

ruiné pour un électrophone. Sur les 5 000 fabriqués, il n'en reste plus qu'une centaine à travers le monde. C'est la pièce la plus chère de ma collection. » Il confie qu'il va faire la couverture d'un prochain livre consacré au groupe de Liverpool.

L'espoir d'un autographe

Christian Capdevila aimerait bien un autographe aussi : « Cela va être très difficile et c'est surtout très onéreux ». Alors, pour le moment, il se contente d'un millier d'objets, de la perruque encore dans son emballage aux pin's, de la carte d'adhérent à la boîte à musique, des assiettes à la cravate, des jeux de société au téléphone, du timbre au papier toilette... Tout se troque, s'achète et se vend sur e.bay, Lucynthweb ou lors des rencontres Beatles, comme celle de Salon-de-Provence le 24 septembre. Quant à succomber à la "Beatles invasion", pas question : « On peut se laisser facilement déborder, c'est vrai ».

Il se défend d'être un historien : « Je suis un passionné. Ce sont les objets qui m'intéressent, pas leur vie privée, je ne suis même pas pointilleux sur leur chronologie discographique. J'aime leur aventure musicale mais suis surtout impressionné de voir que 50 ans après, on produise toujours des objets à leur effigie. Je suis épaté qu'ils restent encore un mythe alors qu'ils n'ont été ensemble que huit ans. Dans toute ma collection, si je ne gardais que trois objets, ce seraient le tourne-disques, le disque français "Les Beatles 65" et la batterie pour enfant achetée neuve et encore dans sa boîte d'origine ».

Agnès BRAISAZ